Document generated on 07/04/2025 11:43 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

L’extrême équilibrisme de l’éditorialiste Ryan

PIERRE PAGÉ, *Claude Ryan. Un éditorialiste dans le débat social,* Montréal, Fides, 2012, 531 pages

Michel Rioux

Volume 7, Number 1, Fall 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67912ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rioux, M. (2012). Review of [L’extrême équilibrisme de l’éditorialiste Ryan / PIERRE PAGÉ, *Claude Ryan. Un éditorialiste dans le débat social,* Montréal, Fides, 2012, 531 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *7*(1), 14–15.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

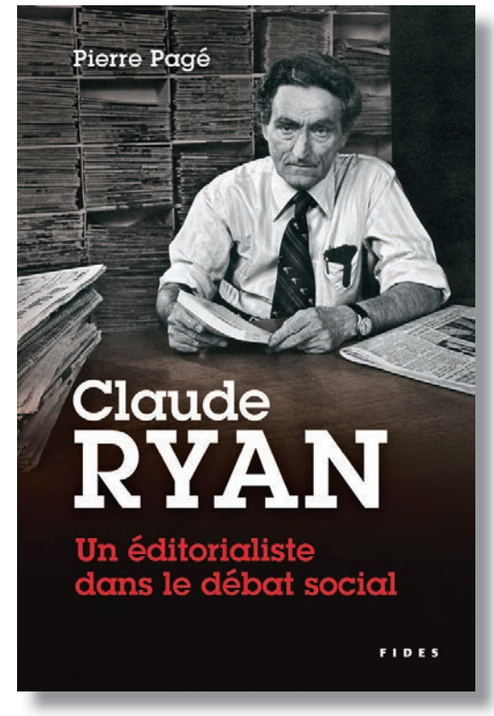
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'EXTRÊME ÉQUILIBRISME DE L'ÉDITORIALISTE RYAN

Michel Rioux



Pierre Pagé
Claude Ryan. Un éditorialiste dans le débat social
Montréal, Fides, 2012, 531 pages

En 1973, soit il y a près de 40 ans, alors que le président de la CSN Marcel Pepin était emprisonné à Orsainville avec ses collègues de la FTQ et de la CEQ, j'avais rédigé *La grande tricherie,* en collaboration avec Richard Daigneault[1], conseiller du président et ancien journaliste vedette à *La Presse*. Ce livre, publié quelques mois après le Front commun de 1972 et pendant que le mouvement syndical était en effervescence, voulait faire saisir par les militantes et les militants de quelle manière se fabrique l'opinion publique. « Dans la grande assemblée québécoise, ce sont les notables qui ont le micro en mains. Rien de plus facile alors de faire croire que leur point de vue est celui de tout le monde », avions-nous écrit en page couverture.

On ne sera donc pas surpris que ce soit Claude Ryan qui ait été identifié comme « le pape du réseau ». Non seulement, sur le plan intellectuel, dépassait-il d'une tête tous les autres fabricants d'une opinion de droite répandue dans tous les médias, mais encore assumait-il cette fonction de « pape » avec une autorité certaine.

À l'époque, Ryan nous apparaissait, sans l'ombre d'un doute, comme un conservateur

> [...] profondément attaché aux valeurs fondamentales du conservatisme québécois. Prêt à toutes les réformes pour sauver ces valeurs dans leur intégrité, il se perçoit sans doute comme un homme ouvert, un homme de progrès. Ce n'est cependant pas un conservateur borné. Il n'attache pas une importance primordiale à la conservation des formes anciennes du conservatisme. Ce qu'il défend plutôt, c'est la valeur, l'idée conservatrice. Pour lui, la forme est d'une importance secondaire et doit même emprunter au modernisme si cela sauvegarde l'idée conservatrice.

Quarante ans plus tard, c'est essentiellement ce portrait qui se dégage de la magistrale analyse des éditoriaux de Claude Ryan à laquelle s'est livré Pierre Pagé, à qui on doit aussi une *Histoire de la radio au Québec*.

Un exemple. Pendant qu'une grève dite illégale éclate à la Commission de transport de Montréal au motif d'une inflation galopante qui pulvérise la valeur des salaires, Claude Ryan, au lieu de crier avec les loups qui hurlent dans les autres médias, place la paix sociale au-dessus de toutes les considérations. « L'inflation est devenue le plus grand ennemi de la paix sociale, écrit-il. Si on la laisse monter passivement, les tensions sociales atteindront inéluctablement un stade explosif » (p. 336). Dans plusieurs conflits qui éclatent durant ces années plutôt tumultueuses – par exemple celui des pompiers de Montréal, à l'usine United Aircraft de Longueuil, à la Canadian Gypsum de Joliette, dans la construction –, jamais on ne retrouve l'éditorialiste du *Devoir* du côté des déchaînés, porte-étendards du *law and order*. Sa recherche d'un ordre fondé sur la raison et son souci de préserver à tout prix la paix sociale lui interdisent de jeter de l'huile sur le feu. Mais toujours, c'est après avoir ausculté une situation sous tous ses angles qu'il s'autorise à prendre parti, comme il le fait dans cet éditorial livré lors du conflit à la CTCUM, quand les ouvriers affiliés à la CSN avaient défié la loi spéciale adoptée par le gouvernement Bourassa. « Le règne de la loi est primordial dans une société démocratique : on ne saurait trop y insister, » commence-t-il par affirmer, avant d'ajouter « mais la légalité vraiment solide est celle qui repose sur la justice, sur un partage équitable des chances et de la richesse » (p. 342).

La contribution de Claude Ryan dans les débats québécois est assurément plus nuancée que ce qu'ont pu en dire Pierre Falardeau et Pierre Bourgault, dont on se souvient des commentaires cinglants. L'homme qui pratiquait à l'éditorial un équilibrisme extrême ne pouvait pas trouver grâce aux yeux de ces deux fougueux polémistes.

Rien, en effet, ne lui déplait plus, ni ne le trouble davantage, que le désordre.

On en aura une autre preuve quand les évêques de la région de Montréal publieront en 1974 une *Déclaration des évêques* dans laquelle, prenant à témoin une liste de conflits très durs qui se vivaient sur le territoire, ils en appelaient vigoureusement à des changements majeurs aux lois du travail. Au lendemain de sa publication, Ryan y voyait une piste pour ramener la paix sociale. Tout en prenant quelque peu ses distances avec cette Déclaration. « Quand un groupe d'évêques intervient dans des questions aussi complexes que le régime syndical à l'intérieur de l'entreprise ou l'indexation des salaires, il ne saurait s'attendre à ce qu'on donne à sa parole valeur de dogme... » (p.349), ajoute-t-il pour tempérer la portée de l'appel des prélats.

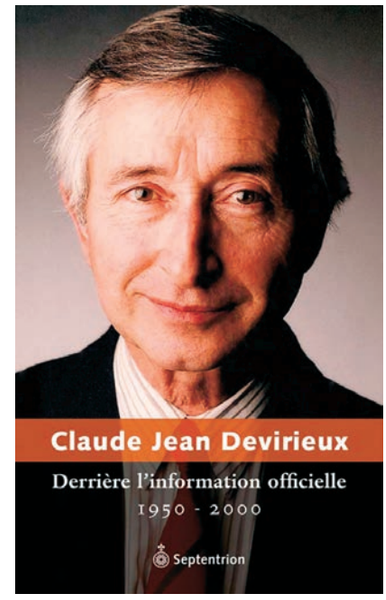
Mais s'il n'aime pas le désordre, Ryan l'éditorialiste n'est pas insensible aux rapports de forces, comme en témoigne la différence de traitement qu'il accorde aux policiers et aux employés d'hôpitaux, les uns et les autres s'étant commis dans des grèves illégales. J'ai écrit il y a 40 ans :

> Oui, il comprend la force ! La force de l'autorité et bien sûr celle de la police. Ryan est disposé à payer le plein prix la sécurité des forces policières pour avoir la paix. Il ne diffère pas en cela des politiciens ordinaires et autres représentants de la classe possédante. Son attitude est par ailleurs excessivement critique dans le cas des employés d'hôpitaux même si, pour ces derniers, les demandes salariales sont très modestes en comparaison de celles des défenseurs armés du régime en place.

Sa sollicitude à l'égard des policiers avait été débordante après leur grève illégale à l'automne 1969, alors qu'il avait écrit qu'il « ne suffit pas que les policiers soient traités suivant la loi, il faut qu'ils aient la conviction d'être traités avec justice et humanité ».

L'œuvre éditoriale de Claude Ryan s'est déployée dans plus de 3200 textes qui totalisent 7000 pages. Pour son étude, l'auteur Pierre Pagé en a retenu environ 500, qu'il réunit sous trois grands thèmes. On dénombre environ 115 textes reliés au journalisme, au droit à l'information et à la liberté de presse. Plus d'une centaine de textes touchent l'actualité religieuse de deux décennies d'évolution rapide. De son côté, ce qui peut être réuni sous le thème du débat social (Crise d'octobre, conflits de travail, etc.) est l'objet de quelque 110 éditoriaux. À cela s'ajoutent environ 160 éditoriaux touchant l'éthique sociale et médicale, en particulier ceux produits autour de 1968, après l'encyclique de Paul VI sur la contraception. La question nationale a pour sa part retenu fortement l'attention de l'éditorialiste du *Devoir*, qui lui a consacré pas moins de 150 éditoriaux.

1 Confédération des syndicats nationaux, Richard Daigneault, Michel Rioux, *La grande tricherie,* CSN, 1973, 272 pages



Claude-Jean Devirieux
Derrière l'information officielle
Sillery, Septrentrion, 2012, 286 pages

Journaliste à l'aube de ses quatre-vingts ans, Claude-Jean Devirieux s'est demandé ce qui arriverait de toutes ces informations qu'il détenait et qui n'étaient pas destinées à être publiées pour diverses raisons.

L'homme n'a pas changé de tempérament et ses réflexes de journaliste audacieux lui ont commandé de dire tout haut ces choses que l'on se chuchote entre initiés. Comme dans ce célèbre épisode de la Saint-Jean de 1968 où il n'avait pas hésité à dénoncer des actes de brutalité policière en direct en identifiant le matricule d'un policier exalté par l'ordre de frapper des séparatistes. Ce reportage lui avait valu d'être suspendu pour la journée du lendemain, jour de l'élection de Pierre-Elliott Trudeau. Protestant contre cette suspension en solidarité, ses camarades journalistes et techniciens avaient été eux-mêmes suspendus. L'élection de Trudeau s'était en quelque sorte déroulée à huis clos, du moins en français.

L'idée d'un abécédaire pour abouter ces informations éparses a été suggérée fort à-propos par Dany Laferrière. Chaque entrée révèle en effet des dessous qui donnent du relief à notre chronologie officielle des événements et renvoie allègrement à d'autres entrées. On parcourt le bouquin comme on navigue dans internet, chaque nouvelle information renvoyant à d'autres. Devirieux, de son aveu même, n'est pas tant un bon journaliste qu'un bon communicateur. Son intuition et son art de raconter lui font toujours choisir cette information qui excite la curiosité d'en savoir plus.

Les intrigues, l'espionnage, la surveillance, les détails croustillants, la sexualité qui s'insinue dans tout ça, il y a dans cet abécédaire de quoi réjouir l'amateur de politique en mal d'information. On ajoute encore quelques détails à l'affaire Claude Morin, on entrevoit le quotidien des indics de la GRC, on découvre un système d'escorte pour politiciens d'élite, les liens d'affaires de personnages internationaux prestigieux qui permettent de grossir leur fortune sous des apparences de grandes politiques, les liens entretenus par des leaders syndicaux avec des corps policiers, des mafieux au service de partis... Rien pour nous étonner aujourd'hui, mais tout pour aiguiser notre appétit pour ces informations «privées» qui éclairent les comportements politiques.

Les propos de Devirieux ne relèvent pas du simple potin distrayant. Chaque entrée de l'abécédaire est liée à des événements politiques qu'elle éclaire. S'agissant des États généraux du Canada français des années soixante, par exemple, le sens de la démarche ne nous échappe pas, y compris le rôle joué par l'organisation secrète de l'Ordre de Jacques-Cartier et l'éminence grise de l'événement, Rosaire Morin, l'homme qui «avait une mémoire ahurissante, un sens de l'organisation mathématique et une autorité naturelle». Rosaire Morin aurait pu connaître une brillante carrière politique, affirme le journaliste, il est plutôt resté dans une ombre relative, dirigeant bénévolement la revue *L'Action nationale* tout en usant de son influence pour faire avancer la cause de l'indépendance du Québec par divers moyens.

La crise d'octobre 1970 est omniprésente dans ce bouquin truffé de révélations plus ou moins surprenantes. Sur l'assassin véritable de Pierre Laporte, les liens de ce dernier avec la mafia, la chronologie des opérations politiques et policières, on trouvera, outre les résultats d'enquête de Devirieux, ses références aux auteurs Ferron, Vallières et Hamelin. Rien pour fermer le dossier!

L'abécédaire de Claude-Jean Devirieux lui ressemble; audacieux, pertinent, bavard, charmant. Parmi ses anecdotes révélatrices des comportements des grands de ce monde se trouvent aussi de ces moments amusants où il aborde la reine d'Angleterre en français et la fait rigoler ou se rend utile aux gardes du corps de Charles de Gaulle en visite au Québec en 1967 à tel point qu'on le voit le 25 juillet une main posée sur la limousine du président comme s'il était l'un des leurs! Le général habitué à sa présence lui lancera comme à un proche: «Jeune homme, où est Couve? [le ministre des Affaires étrangères]» et Devirieux de lui ramener le ministre!

On compte aussi quelques portraits touchants, comme celui sur la fin de Judith Jasmin, et des réflexions qui témoignent de son amour du peuple québécois, comme cette admiration qu'il voue à ce pêcheur gaspésien maniant l'imparfait du subjonctif comme plus personne ne sait le faire aujourd'hui.

Reste-t-il d'autres histoires que cet abécédaire n'aurait pas épuisées? Probablement. En entrevue, Devirieux en parle: «Je voulais inclure ces histoires en donnant les noms, mais mon éditeur n'a pas voulu, pour ne pas devoir s'embarquer dans toute une histoire». Qui sait si, dans quelques années, avec le succès que celui-ci devrait connaître, nous n'aurions pas droit à une nouvelle série d'informations qui dorment? Ou peut-être même, on peut rêver, qu'un autre acteur de la vie politique se mette à table. Comme Devirieux nous y invite, on veut aussi savoir ce qui est derrière l'information officielle.

Sylvain Deschênes

La contribution de Claude Ryan dans les débats québécois est assurément plus nuancée que ce qu'ont pu en dire Pierre Falardeau et Pierre Bourgault, dont on se souvient des commentaires cinglants. L'homme qui pratiquait à l'éditorial un équilibrisme extrême ne pouvait pas trouver grâce aux yeux de ces deux fougueux polémistes. «Rien n'effraie plus Claude Ryan que ce qu'il considère excessif», avions-nous écrit dans *La grande tricherie*. Mais parions que c'est plutôt le Ryan qui est apparu après 1978 – et surtout celui du soir du référendum de 1980 – qui était la cible de leurs propos vitrioliques. S'il faut tirer une ligne là-dessus, force est d'admettre que la contribution intellectuelle de Ryan, dans l'ensemble de son œuvre éditoriale, a davantage de chance d'être retenue par l'histoire que son engagement politique, dont les réalisations, avec le recul, apparaissent singulièrement minces. ❖